

Écoute *

.....
.....
.....
.....
Sache donc que le devoir-d'être-fini ou d' « être-pour-la-fin » est inassumable absolument, parce qu'exorbitant. Jamais tu ne seras adéquat à ta finitude, par définition — par impossible définition. Ta finitude, précisément, n'est pas tienne, elle est en toi ce qui t'excède infiniment, en toi ce devoir ou ce Sur-moi inhumain qui t'intime au-delà de toi-même, là où tu dois être sans le pouvoir. Oui, c'est un devoir terrible, monstrueux, « féroce ». Comment pourrais-tu en effet coïncider avec ta propre fin si elle est, cette « fin » ou cette *Bestimmung*, ce qui te définit, te détermine et te destine par-delà toi-même ? Si elle est cette mort, la tienne absolument, qui t'échappe absolument ? :

.....
.....
..... Rappelles-toi, rappelle-toi

..... Rappelles-toi l' « appel de la conscience », dans *Sein und Zeit*, et d'abord ce que Heidegger disait de l' « être-à-la-mort » et de la « possibilité pour le *Dasein* d'être-un-tout » (deuxième section, chapitre I) : *Tant que le Dasein est en tant qu'étant, il n'a pas atteint sa « complétude »* (seine « Gänze ») *Mais s'il l'acquiert, ce gain (Gewinn) devient la perte (Verlust) pure et simple de l'être-au-monde* (§ 46) Comprends-tu ? La finitude est inachevable, tu n'en viendras jamais à bout. Aussi longtemps que tu es (là, projet jeté, soucieux, toujours-déjà-en-avant-de-toi-même-dans-un-monde etc.), tu ne cesses de t'anticiper dans un « pouvoir-être », dans un « possible », dans un « pas-encore », et tu es donc comme incomplet, pas-encore-à-ta fin, *Noch-nicht-zu-Ende-sein* : quelque chose demeure en suspens ou en souffrance, un *Ausstand*, un *dû*, au sens où l'on parle par exemple du reste d'une dette non encore perçue, *der Rest einer noch zu empfangenden Schuld-begleichung* (§ 48). Seulement voilà, lorsque tu atteins la complétude, lorsque tu crois réaliser ton plus extrême pouvoir-être et que tu rends enfin ce que tu dois, eh ! bien, c'est la fin pure et simple, la mort — et alors tu n'es plus là : *Nicht-mehr-da-sein*. Comme le disait déjà Heidegger dans le style

*Fragments détachés d'une dictée en cours.

mort excessive, souveraine : tu la dois et tu ne la peux pas, tu l'es et tu ne l'es pas. Oui, c'est incompréhensible, tu ne comprends plus, mais c'est justement ainsi que tu l'entends, que tu la comprends et que tu la sais, de façon si sûre et si certaine. Elle t'appelle, elle t'appelle à ton devoir et tu l'entends d'autant mieux que tu sais que tu ne peux pas répondre à son appel, pas te rendre à ce devoir. Écoute

. C'est sûr, il s'agit d'une voix : *die Stimme des Gewissens*. Voici donc, tu t'entends dire ta mort comme un devoir, comme une « voix de la conscience ». Tu l'entends certes rarement, si même tu l'entends jamais, et pourtant elle est incessante, inaudiblement bruisante : qu'il y ait une telle « voix », c'est là un « fait » (*Tatsache*) incontournable et Heidegger dit même, reprenant le terme de Kant, un *Faktum*. Cependant, ne te laisse pas trop vite abuser par la présentation de Heidegger, qui paraît d'abord y voir un « témoignage » ou une « attestation » (*Bezeugung*) du « pouvoir-être propre » du *Dasein* (c'est le titre de ce chapitre qui suit, dans *Sein und Zeit*, celui consacré à l'« être-à-la-mort ».) Ce *Faktum*, pas plus que le *factum rationis* chez Kant, ne prouve rien, ne certifie rien, ne donne rien à connaître ou à expérimenter. Et d'abord parce qu'il n'est aucun fait qui serait de temps à autre présent (*keine zuweilen vorhandene Tatsache*). Jamais « présent » et par conséquent jamais non plus simplement « absent » (d'autant plus pressant, au contraire, et oppressant), il n'est rien, sinon la facticité (*Faktizität*) de ton être-là, ainsi d'autant plus inéluctablement certain, *gewiss*, qu'il est plus incompréhensible

. Écoute, cette voix de ta mort est inaudible et muette, *lautlos*, et elle creuse comme un grand trou de silence dans le bruit du monde. (C'est encore ce que disait Freud, dans *Le Moi et le Ça*, à propos des pulsions de mort : *die Todestribe im wesentliche stumm sind und das Lärm des Lebens meist vom Eros ausgeht*. Tu vas voir, c'est toujours de la même voix silencieuse et étrangère qu'il s'agit ici et là, même si Heidegger s'empresse bien vite, trop vite, de distinguer le soi (*Selbst*) auquel en appelle la *Stimme des Gewissens* du *Soi dont on scrute* « analytiquement » les états psychiques et ce qu'il y a derrière. Donc la voix de ta conscience ne dit rien, absolument rien. Elle ne communique aucun message, n'interdit rien, ne donne aucune information sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Il ne s'agit même pas de ce qu'elle se contenterait de prescrire, sur le mode impératif ou déontique, au lieu de décrire, sur le mode théorique ou constatif. Prescrivante, elle prescrirait encore quelque chose, serait-ce seulement l'obéissance. Or la voix, ici, ne prescrit rien, aucun comportement, aucun « faire », aucun agir. En retrait par rapport à tous les modes courants du discours (et se soustrayant, du fait même, à toute caractérisation grammaticale, linguistique, phonologique, glossématique, « pragmatique », etc.), elle te parle d'autant mieux qu'elle ne dit strictement rien : elle dit (redet) *uniquement et constamment sur le mode du mutisme* (§ 56). Tu ne l'entends pas comme on entend un bruit, un son, une « perception » ou une « image » acoustique — et encore moins comme on entend un « phonème » ou une *phoné sémantiké* : tu

l'entends *sans* l'entendre. Cette « voix » n'est donc pas un phénomène. Elle n'apparaît jamais, ne se présente jamais à ta conscience dans la forme d'une expérience quelconque et tu pourrais presque dire, malgré toutes les préventions de Heidegger, qu'elle t'appelle depuis un inconscient, et même depuis un Surmoi

..... Car, aussi inaudible et incompréhensible soit-elle, elle ne laisse pas de t'appeler, indubitablement et irrésistiblement. La « voix », dit Heidegger, est un *Ruf*, une interpellation ou un cri qui t'arrive tout à coup, comme un coup (*Stoss*), et le fait qu'elle soit inouïe ne te dispense aucunement de recevoir son appel, bien au contraire. Heidegger l'expliquait déjà au § 34, le silence ne parle pas moins, il en dit même beaucoup plus que toute loquacité dans la mesure où c'est seulement à partir de l'écoute (*Hören*) qu'une voix peut être entendue et comprise, et non l'inverse. Une « voix » peut donc très bien être aphone sans cesser d'être convocante, interpellante, et c'est ce qui se passe (si jamais ça se passe) avec la *Stimme des Gewissens* : « vocale », elle l'est d'abord au sens où tu l'entends, où tu t'ouvres à son *appel*. Ne t'y méprends pas, par conséquent, ne méentends pas cette « voix ». Si Heidegger insiste tant sur le caractère vocal du *Gewissen*, ce n'est nullement pour réduire celui-ci à la pure et spontanée auto-affection d'une conscience de soi se dictant à elle-même son propre devoir dans la transparence et la proximité à soi d'une « voix » non mondaine. Au contraire, c'est pour lui rendre toute sa puissance d'interpellation, d'altération. Silencieuse, en effet, la « voix de la conscience » n'en est que plus étrange, étrangère, *autre*, et c'est pourquoi, aussi bien, elle n'a rien à voir, dit Heidegger, avec un « discours intérieur ». Avant de s'entendre dans le « soliloque » (« *Selbstgespräch* ») d'une conscience, elle est reçue — d'ailleurs ou d'un autre, tu ne sais pas, mais elle est reçue : tu en es le récepteur (si même fort « spontané »), non l'émetteur. Et si tu parles, après bien d'autres, de la « voix » de ta conscience, c'est moins parce que tu te l'entendrais dire au plus près de toi-même que parce que tu te l'entends *dire*, parce qu'elle t'est *donnée* à entendre : *Lorsque l'interprétation quotidienne a à connaître d'une « voix » de la conscience, on ne songe pas tellement à un communiqué [ou à un édit, Verlautbarung, dans lequel tu entends encore résonner le son, Laut, et la stimmliche Verlautbarung dont parlait Heidegger deux lignes plus haut], communiqué qui de fait ne se rencontre nulle part ; la « voix » est plutôt comprise comme ce qui donne-à-entendre [et à comprendre : das Zu-verstehengeben] (§ 55).....*

..... C'est donc ce don de l'entente que tu entends, avant d'entendre quoi que ce soit. Écoute : entendant ce silence, ce bruissement du silence, tu entends l'entente « elle-même » et que tu es appelé. A quoi et par qui, tu n'en sais rien — mais au moins sais-tu que tu ne t'es pas appelé toi-même et qu'il y a là un don qui déborde ton initiative, qui t'endette et t'oblige avant toute décision de ta part. *Hören, gehören, zugehören, hörig, Gehörigkeit, Zusammengehörigkeit*, tout ce lexique heideggerien de l'écoute et de l'appartenance qui peut si facilement faire penser à une entente et à une économie circulaire de la parole donnée

et reçue, tu dois d'abord l'entendre à partir de cette dissymétrie absolue du don et de l'appel, comme l'a d'ailleurs toujours fait la tradition religieuse ou mystique sur laquelle Heidegger s'appuie ici tout en s'en démarquant. Nulle « Alliance », nul « mariage » ou « union » mystique qui ne se scelle avant le don exorbitant d'une Parole ou l'inspiration bouleversante d'un Souffle : « Écoute, Israël » — c'est toujours comme Voix qu'est donnée la Loi, parce qu'écouter (*horchen*) est obéir (*gehorchen*) et qu'ouïr implique recevoir, antérieurement à toute autodonation et à toute autonomie. Aussi n'est-ce pas non plus toi-même que tu entends lorsque tu entends la voix de ta conscience. D'ailleurs, t'appellerait-elle de façon si pressante à lui répondre, si elle était simplement la tienne propre ? Non, cette « voix » n'est voix qu'en ce qu'elle t'appelle, et t'élit, et te possède, et t'accuse au-delà de toi-même. Écoute, c'est la voix ek-statique qui de tous temps s'est emparée des prophètes et des « enthousiastes », des « obsédés » et des délirants, voix de personne car toujours de l'Autre venue, appel du vide et appel à parler : « Ça » appelle, contre toute attente et même contre toute volonté (§ 57). Et Ça t'appelle, toi, rien que toi

..... Mais qui Ça, toi ? Qui es-tu, toi l'appelé, toi l'élu ? Comment t'appelles-tu ? Car voici l'énigme : aussi imprévisible et involontaire soit-il, l'appel n'émane pas d'un autre que toi. S'il t'interpelle aussi silencieusement, toi et uniquement toi, c'est bien parce qu'il fait taire tout bruit mondain et ne provient d'aucun autre qui serait avec-toi-dans-le-monde, « ici-bas » ou dans l'« au-delà ». L'appel, dit Heidegger, n'est ni l'expression d'une Loi universelle (qui, valant pour tous, ne vaudrait pour toi que pour autant que tu serais commutable avec « tout-le-monde », avec le « Man » ; or l'appel ne concerne que toi), ni l'émanation d'un quelconque pouvoir, que ce pouvoir soit « biologique », sociologique ou divin. Attribuer l'appel de la conscience à un Autre divin ou humain, ce serait encore l'interpréter dans l'horizon de ce « On » qu'il réduit au silence et ce serait même, dit expressément Heidegger, délirer la « voix » en l'entendant en soi comme « On » l'entend dans le monde, par exemple comme la voix d'un Juge ou d'un Inquisiteur : alors, l'appel est tiré par le On-même [le Soi-même en tant que « On » : *Man-selbst*] vers un soliloque où l'on plaide sa cause (§ 56). Mais en vérité (sinon en réalité), l'appel est mille fois plus *unheimlich* et angoissant que le Persécuteur intime que tu crois entendre dans le délire et qui n'en est, à tout prendre, que l'explication encore trop rassurante, déculpabilisante. Car, appel silencieux, tu ne peux même pas lui donner le nom de quelqu'un, que ce soit celui de « Flechsig » ou celui de « Dieu » ou celui de « Satan » : Interrogé sur son nom, son statut social, ses origines et sa réputation, [l'interpellant] non seulement refuse de répondre, mais ne laisse même pas [...] la moindre possibilité de le rendre familier à une compréhension « mondainement » orientée du Dasein. [...] Dans son Qui, l'interpellant n'est déterminable par rien de « mondain » (§ 57). Ni Dieu, ni Père, ni Pulsion ou Instinct, Ça qui t'appelle n'est rigoureusement personne — personne d'autre que toi, donc, et c'est là toute l'étrangeté de cette persécution sans persécuteur. Quoi que tu fasses pour le mésentendre (*überhören*) dans la religion ou dans le délire, le *Gewissen* n'en reste pas moins

toujours *tien*, d'autant plus inexorable et plus inexorablement certain qu'il paraît plus « subjectif », moins « objectif ». Interpellé comme par un autre, comme par une voix *étrangère* (*eine fremde Stimme*), tu ne l'es pourtant pas ailleurs que dans la solitude la plus désertée et la plus nue de ton ipséité (*Selbstheit*) la plus singulière : « eux » ne l'entendent pas, ils n'ont d'oreilles que pour ne pas entendre

..... Alors, comment faire autrement ? tu dis que l'appel vient *de toi* et pourtant *sur toi* : *Der Ruf kommt aus mir und doch über mich* (§ 57). Ce Ça qui t'appelle, dis-tu, est un Sur-toi, un toi au-delà de toi. Et c'est comme Ça que tu t'appelles, Sur-toi. Par-delà toi-même, dis-tu ? Mais C'est toi-même qui t'appelles

..... A quoi, dès lors ? A être. Ça t'appelle à être, à être appelé, et à être toi. Ne disant rien, pur appel (parce qu'appel vide), l'appel du *Gewissen* ne fait que t'appeler, toi, toi et rien que toi — et voici, tu es là. Ne t'y trompe pas, pourtant, il ne te tutoie jamais, même si son intimation est la plus intime qui soit, la plus directe et la moins engluée dans la socialité du « On » (c'est celle, tu verras, de l'« ami que tu portes en toi »). Tu viens de l'entendre, l'appel ne dit rien, pas même « Tu dois », pas même « Agis de telle sorte que... » (ce n'est pas un impératif — ou alors l'impérativité non linguistique, inaudiblement tonnante, de tout « impératif »...) Non, il t'appelle, t'appelle à être *toi*, de sorte que justement tu ne l'entends jamais te dire « tu ». Appelé à être, comment pourrais-tu entendre quoi que ce soit, puisque tu n'es rien, puisque tu n'es pas *avant* l'appel ? L'appel te faisant venir, advenir, avenir à l'être (lui, l'appel), tu ne saurais le devancer, le prévoir, l'anticiper, le projeter. Au contraire, il te tombe dessus, sans que tu puisses même sous-venir à cette tombée, ni prévenir cette « chute » que tu es : il te jette, « jet » jeté (*geworfen*) avant tout « je » et tout sujet, t'appelant à venir au monde pour *répondre* de toi-même. Tu n'es par conséquent pas un « je » s'entendant dire « tu » au sein d'une « situation présente d'énonciation », d'une relation « intersubjective », d'un rapport « dialogal », ni même, aussi tentante que soit cette interprétation, un « tu » allocuté par un allocutaire absent. Ni destinataire, ni allocutaire, ni récepteur d'un quelconque message, « tu » es émis, envoyé et donné — c'est-à-dire aussi destiné, *geschickt* — depuis un tutoiement si radical et radicalement abyssal que tu ne te l'entends jamais adresser, pourtant ainsi appelé, appelé à être toi, *uniquement* toi. Écoute bien : appelé, tu es — n'étant rien ni personne (aucun « je », aucun *ego*, aucun moi) antérieurement à cet appel. Tu es appelé, silencieusement, et tu n'es *qu'*appelé, dès toi-même tu, tué et tutoyé en cet appel sans fin. Voici donc, sache-le, ne l'oublie plus : « Appelé » est ton nom le plus propre, le plus intime et le plus secret, avant toute nomination, tout baptême, et c'est pourquoi enfin l'appel ne concerne que toi, n'appelle que toi, ne vient de personne d'autre que toi tout en venant sur toi. L'appel, C'est toi, et c'est ainsi que tu t'appelles

..... Cela est étrange, et déjà tu t'inquiètes, d'une inquiétude

sans mesure. Écoute encore : ce que tu es le plus proprement — appelé, appelé —, tu ne l'es jamais toi-même, par toi-même ou en toi-même. Ton propre le plus inaliénable et le plus irréductiblement tien ne t'appartient pas : mais tu le dois, mais c'est ton devoir. Appelé, *appelé* à être, tu es appelé à *être* — quoi donc ? Appelé, requis avant toi-même en avant de toi-même et ayant à répondre de toi-même, à te rendre cet appel que tu es. C'est ainsi et seulement ainsi, vertigineusement (comme est vertigineux l'appel du vide qui ne t'attire si fort que parce qu'il te repousse perpétuellement vers toi-même, toujours au bord de tomber, ne tombant pas, suspendu), que le *Ruf des Gewissens* « témoigne » de ton plus extrême et « plus propre pouvoir-être » : en t'appelant à ton devoir-être, à cette dette que tu es — et voici, c'est ton impossible naissance, ton impossible mort. « Tu dois ta naissance, tu dois ta mort », c'est cela que te *donne* à entendre la voix silencieuse, « car tu ne peux pas plus te donner naissance que tu ne peux te donner la mort »

..... *Da-sein*, tu es celui qui *en tant que jeté, est jeté* dans l'existence (*in die Existenz geworfen*), c'est-à-dire celui qui *existe en tant qu'étant qui, tel qu'il est et peut être, a à être* (§ 57). Et cela, *que tu sois* (né, *gebürtig*) et que tu *aies* à être (mort, ou plus exactement mortel, *sterblich*), cela te met dès toi-même hors de toi, ek-sistant dans la plus angoissante étrangeté à toi-même, et cela est toi, C'est cet appel ek-statique qui t'intime en toi et pourtant sur toi : *L'interpellant est le Dasein dans son inquiétante étrangeté* [dans son dépaysement : *in seiner Unheimlichkeit*], *l'originel être-jeté-au-monde en tant que hors-de-chez-soi* [ou pas-à-la-maison : *Un-zuhause*], *la nudité du fait « qu' » il soit dans le rien du monde* (§ 57). Ce que tu es le plus proprement — appelé, appelé —, tu l'es donc hors de toi, étrangement, un peu comme ces somnambules qui s'enfoncent tout éveillés dans la nuit, irrésistiblement attirés par quoi ? Ils ne savent pas. Et inversement, cette voix qui t'appelle te paraît d'autant plus autre, lointaine et étrangère qu'elle t'est, comme le disait également Freud dans *Das Unheimliche*, plus familière et plus proche : c'est là, dans ce dehors sans intimité, que tu habites depuis toujours, l'ayant depuis toujours oublié

..... Garde-toi, par conséquent, de mésentendre l'appel de cette « voix » si é-loignante, si sé-duisante (elle t'attire, elle te repousse). N'appelant que toi, t'appelant à ton plus propre (*eigentlich*) pouvoir-être, elle ne t'appelle pourtant pas à rentrer en toi ou chez toi, par-delà ce que tu nommerais, dans les termes il est vrai malencontreux de Heidegger, ton aliénation (*Entfremdung*) ou ta chute (*Verfall*) dans la publicité et l'inauthenticité-impropriété (*Uneigentlichkeit*) du « On ». Bien au contraire (mais ce n'est justement pas un contraire : pas de dialectique ici), elle te rappelle là où tu n'as jamais été (ni ne seras jamais) et à la non-familiarité qui hante la familiarité (*Heimlichkeit, Vertrautheit, Zuhause-sein*) de ton habiter (*Wohnen*) près du monde et des autres. Ce sont les termes du § 40 sur l'angoisse, où tu lis encore que *l'angoisse singularise* (*vereinzelt*) *et ouvre/révèle* (*erschliesst*) *ainsi le Dasein comme « solus ipse »*, sans que pourtant cette ouverture — tu pourrais presque dire cet envahissement, cette hémorragie — ait

rien à voir avec le splendide isolement d'un sujet solipsiste : *Le Dasein est singularisé, et cependant en tant qu'être-au-monde. L'être-à advient sur le « mode » existentiel du ne-pas-être-chez-soi. On ne vise rien d'autre en parlant d'« inquiétante étrangeté »*. L'étrange, l'inquiétante voix de ta conscience ne te rappelle par conséquent à rien que tu puisses opposer à l'*Uneigentlichkeit* et à l'*Entfremdung*, serait-ce un état d'innocence dont tu aurais chu ou dont tu te serais éloigné. Heidegger ne cesse d'y insister, au § 38 et plus généralement partout : ton *Verfall* dans l'« inauthenticité » n'est pas un péché (pas plus d'ailleurs, tu le liras à la note 1 du § 62, que ton plus « authentique » être-coupable). Ta déchéance ne survient pas à un état plus originaire et tu ne délirerais pas moins la voix en l'interprétant à l'intérieur du schème théologique de la Chute et de la Rédemption de l'homme qu'en lui appliquant celui, plus « laïque », de l'Odyssée de la conscience-de-soi dialectique. Non, la voix te rappelle à ton être-chu et à ce dépaysement sans patrie qu'est depuis toujours ta fuite éperdue dans la familiarité du monde et des autres. Toujours au § 40, tu lis : *L'être-au-monde apaisé et familier est un mode de l'Unheimlichkeit du Dasein, et non l'inverse. Le hors-de-chez-soi doit être compris de façon existentielle-ontologique comme le phénomène le plus originel*. Comprends-tu, c'est ton habitation au monde, c'est ta familiarité sans recul avec les autres qui est elle-même *unheimlich*, parce qu'antérieure à toute opposition du « sujet » et de l'« objet », du « moi » et de l'« autre », du « chez-soi » et de l'« étranger », du « familier » et du « secret » (et tu recroises à nouveau, note-le, un motif de *Das Unheimliche* : l'angoisse de l'« étrangement familier », dit pareillement Freud, surgit sur le fond d'une indistinction initiale, « narcissique », entre le « moi » et le « monde extérieur », le « moi » et l'« autre »). Le plus insidieusement inquiétant n'est pas l'autre ou l'étranger, c'est bien plutôt toi-même dans ta plus ancienne familiarité avec l'autre, c'est par exemple ce Double dans lequel tu te retrouves hors de toi et qui t'annonce ta mort en te déroband ta propre vie, donc ta propre mort, etc.). C'est donc parce que ton être-au-monde-avec-autrui est sans recours ni dehors et que tu ne peux pas plus t'y opposer (à la façon dont un sujet s'oppose à un objet) que tu ne peux l'opposer à quoi que ce soit (il ne s'oppose à rien), c'est donc pour cela que tu t'apparais à toi-même si *étrangement* familier, si angoissant — si Double
.
. Tu t'entends ? Tu t'appelles toi-même du dehors, au dehors, et c'est en te mettant ainsi hors de toi, sans intériorité possible, que la « voix » de ta conscience te rappelle à toi-même : d'autant plus proprement appropriante qu'elle te déproprie de toute propriété, d'autant plus proche qu'elle est plus lointaine, d'autant plus familière qu'elle te dépayse et t'angoisse au-delà de toute quiétude. Cette voix, toujours voix « off », t'*intime* au dehors. Elle excède de ce fait toute *oikonomia*, que ce soit comme loi-de-la-maison ou comme loi-du-propre, économie au sens moderne du mot. T'appelant à être — toi, appelé —, elle t'interpelle certes comme ta loi la plus propre, la plus proche (il s'agit même, diront des textes plus tardifs, de la « voix silencieuse de l'Être » comme Loi de la Loi : aucune Loi (aucun *Gesetz*), lis-tu dans la *Lettre sur*

l'humanisme, qui ne tire son autorité de ce νόμος originel, de cette assignation (Zuweisung) cachée dans le décret/envoi (Schickung) de l'Être.) Mais voici, c'est en t'appelant à un exil sans promesse, depuis un don sans pardon. Cette loi n'est pas une loi du Retour, ni comme rapatriement, ni comme rachat circulaire de la dette. Elle t'appelle, « voix » inouïe, et déjà tu es là, c'est-à-dire nulle part, errant, hors de toi, « habité » bien plus qu'habitant (quelle injustice, finalement, d'avoir assigné l'être-là à résidence dans une pensée de « cultivateurs » et de « bâtisseurs d'empire » !), abandonné au désert de la prophétie et à cet éthos sans séjour (*Le séjour (accoutumé) est pour l'homme le domaine ouvert à la venue en présence du Dieu (de l'inquiétant) — c'est ainsi, tu t'en rappelles aussi, que la Lettre sur l'humanisme traduit l'éthos anthropô daimôn d'Héraclite. La maison de l'Être est hantée, un-heimlich, démoniaque, déjà elle t'attire vers son secret, tu te lèves pour répondre à l'appel de la nuit blanche, tu te rapproches interminablement de ce crime si ancien*

.

.) La « voix » t'appelle, et déjà tu es en dette, en faute, *schuldig*. Tu es coupable. *Toutes les expériences et les interprétations de la conscience, dit Heidegger, s'accordent sur le fait que la « voix » de la conscience parle d'une façon ou d'une autre de « culpabilité ».* Il aurait pu ajouter : et toutes les prédications, toutes les prophéties, tous les oracles, tous les délires. Dès qu'une « voix » se fait entendre, voix de Dieu ou voix du démon, voix de la conscience ou voix hallucinée, elle accuse et persécute, que ce soit pour annoncer un Acquiescement final ou pour prédire le désastre fatal : *schuldig!* coupable! débiteur! Écoute, c'est la « vision » ou « révélation » d'Isaïe, fils d'Amos : *Écoutez, cieus, prête l'oreille, terre, / car Iahvé parle. / J'ai fait grandir des fils, je les ai élevés, / et ils m'ont été infidèles. / Le bœuf connaît son possesseur / et l'âne la crèche de son maître ; / Israël ne connaît pas, / mon peuple ne comprend pas. Malheur à la nation qui pêche, / au peuple chargé de fautes, / à la race des malfaisants, / aux fils corrompus!* Mais ce sont aussi les voix qui assaillaient Schreber : *Depuis les tout premiers commencements de ma relation avec Dieu (mi-mars 1894), les voix qui me parlent dénoncent quotidiennement l'origine de la crise qui s'est déchaînée aux Royaumes divins en ceci que, logiquement, que ce soit d'un côté ou de l'autre, un meurtre d'âme a nécessairement dû être perpétré ; or, si, par le passé, Flechsig était désigné comme l'instigateur premier du meurtre d'âme, actuellement, depuis déjà un certain temps, on veut, dans l'intention de retourner la situation, me « faire passer » à mes propres yeux pour celui qui a commis ce meurtre d'âme (...) après le meurtre original, vraisemblablement en vertu du dict l'appétit vient en mangeant, d'autres meurtres d'âme se succèdent. Est-ce réellement à un individu spécifié qu'incombe la responsabilité morale du premier meurtre d'âme ? je ne saurais en décider ; sous ce rapport, bien des choses en effet demeurent obscures. Et ce sont encore les « sanctions » de l'Homme aux Rats, lui imputant cette dette impossible : *Le lendemain soir, le capitaine (...) lui remit un colis contre remboursement et lui dit : « Le lieutenant A... en a acquitté pour toi le montant. Tu dois le lui rendre. » (...) A ce moment-là se forma en lui une « sanction » : Ne pas rendre l'argent, sinon « cela » arrivera (c'est-à-dire le supplice des rats se réaliserait**

pour son père et la dame). Alors surgit en lui, suivant un schéma qu'il connaissait bien, un commandement, une sorte de serment, pour combattre la sanction : Tu dois rendre les 3 couronnes 80 au lieutenant A..., ce qu'il murmura presque

..... Mais déjà, entendant toutes ces voix, tu mé-entends la voix de ta conscience. Déjà tu cherches à mettre un nom sur ton crime, l'inexplicable. Or la « voix » de la conscience, ne l'oublie plus, ne dit strictement rien. « Coupable » n'est pas le contenu, le sens ou le signifié de l'appel (qui précisément n'en a aucun), « coupable » est la façon dont tu réponds, lui faisant écho, au silence angoissant de l'appel : « coupable » est l'entente (Hören) qui correspond authentiquement à l'appel (§ 57), dans la mesure où l'entente est dès toujours « endettée » de ce qui lui est donné à entendre. Comprends que ce n'est nullement un hasard si Heidegger, introduisant au début du § 58 le thème de la *Schuld* comme « dette » et comme « faute », souligne immédiatement ce don souverain de l'appel : ce qui est essentiellement et constamment donné à entendre/comprendre (zu verstehen gegeben) dans l'appel, même si ce n'est pas toujours entendu/compris de fait, ce n'est rien (Nichts) hormis la dette (Schuld) que tu contractes (à laquelle tu es contraint, plutôt) dès que tu reçois (sans lui donner accueil, pourtant) ce pur don (pur, puisque don de rien) de l'appel silencieux. Une fois de plus, c'est à partir du don de l'appel que tu dois comprendre ce qui t'est donné à entendre, et non l'inverse : tu n'es pas coupable parce que la « voix » de ta conscience te le dirait (l'appel, répète inlassablement Heidegger, ne véhicule aucune information et tu ne prends pas connaissance de ta culpabilité sur le mode d'une *Kenntnisnahme*), tu es coupable parce que tu entends, endetté parce qu'appelé. « Coupable » est l'entente comme telle, en tant qu'elle est débitrice de cet appel qu'elle reçoit

..... De qui Ça ? De l'autre en toi, sur toi. Car tout ceci, qui vaut pour la réception solitaire et pour ainsi dire « spontanée » de l'appel (ta conscience coupable est une « spontanéité réceptive », comme Heidegger le dit aussi ailleurs du respect kantien), tout ceci, remarque-le bien, ne vaut pas moins pour l'entente en général, en tant que constitutive du discours (Rede) comme commerce avec autrui. Autrui hante l'entente, même et surtout lorsque tu n'entends personne, et c'est de lui (ou de toi, tu ne sais plus) que tu es débiteur, coupable, responsable. Reviens par exemple vers ce § 34 dans lequel Heidegger posait les premiers jalons de son interprétation de la « voix de la conscience ». L'échange de la parole, y était-il dit, suppose l'entente (Hören) et/ou la compréhension (Verstehen) d'autrui, et plus exactement encore la communication (Mitteilung) comme partage de l'être-avec (Mitsein), avec tout ce qu'un tel « partage » engage de contrat et d'endettement (parole donnée et reçue, reconnaissance mutuelle, responsabilité, etc.). Avant de parler, avant même d'entendre quoi que ce soit et qui que ce soit, tu entends cette entente préalable — tu es-avec, partagé et partageant ce partage avec autrui : L'être-avec est dans le discours « expressément » partagé (geteilt). Et ceci encore : L'entente [ou l'écoute : das Hören auf...] est l'être-ouvert existentiel du

Dasein en tant qu'être-avec pour autrui (§ 34). Ainsi, entendant, tu es ouvert (*offen*) à, sur et pour autrui. Tu le reçois « chez toi » et te « partages » avec lui avant toute habitation, toute possession et toute propriété, lui *devant* cette hospitalité avant tout contrat, tout pacte et tout échange économiques. « Accueille l'étranger », cet impératif éthique que tu opposerais si vite, si facilement, à la solitude et à l'égoïsme ontologiques du *Dasein*, cet impératif le transit en réalité dès lui-même, dès qu'il *est* — avec, ouvert, entendant. Écoute donc, accueille : entendant, tu te dois déjà à autrui, déjà tu es responsable de lui, ayant à lui répondre et à lui rendre ce qui lui revient.....

..... Ton entente n'est par conséquent jamais solitaire, et ce lors même que tu n'entends personne au monde. Au contraire, c'est précisément lorsque tu n'entends rien ni personne que tu es le plus proprement « avec », « appelé ». L'entente étant pré-entente, entente préalable sans laquelle il ne saurait y avoir ni compréhension d'autrui ni échange de la parole, elle précède en effet tout autre intra-mondain et s'ouvre d'autant mieux à autrui qu'elle le reçoit avant même qu'il ne se présente. Tu retrouves ici la plus constante logique de Heidegger, celle de l'*a priori* comme « don » pur et « réception » de rien : *pré*-entendu (reçu « spontanément »), autrui se donne d'autant plus purement à entendre comme autrui qu'il n'est rigoureusement personne et ne donne rien à entendre, exactement comme l'être de l'étant n'est pas lui-même étant ou que la présence du présent n'est pas elle-même présente. C'est pourquoi il n'y a aucune contradiction si Heidegger, après avoir insisté, dans ce § 34, sur l'entente comme « ouverture » et entente d'autrui, la définit immédiatement et pareillement comme ouverture à *soi*, entente et compréhension de *soi* : plus solitaire est le *Dasein*, moins il se met anxieusement à l'écoute des autres dans le monde — et plus en effet il s'entend lui-même comme autre, plus il se comprend comme « ouvert » sur autrui et ayant à répondre de et à cet autre qu'il est toujours-déjà-pas-encore. Il s'entend alors comme mort, comme devant sa plus extrême et plus impossible possibilité. Écoute encore, tu n'es pas seul, ta mort t'appelle, tu la dois, tu es coupable : *L'entente est l'être-ouvert existentiel du Dasein en tant qu'être-avec pour autrui. L'entente constitue même l'ouverture primaire et proprement authentique (eigentliche Offenheit) du Dasein pour son plus propre (eigenste) pouvoir-être* — et ici Heidegger ajoute, songeant manifestement à la « voix » de la conscience : *en tant qu'entente de la voix de l'ami (Stimme des Freundes) que tout Dasein porte en lui*. Ta voix la plus intérieure est donc celle, familièrement autre, de l'ami que tu portes en toi comme un secret, comme une blessure ouverte et secrète — comme un crime, peut-être. C'est en tout cas lorsque tu entends cette voix de ton proche — voix d'autant plus proche que c'est celle de l'ami absent, mort sans doute — que tu es le plus proprement toi-même : c'est-à-dire autre, « avec », hanté.....

..... Personne ne parle

..... vois, tu es irrémédiablement seul au milieu de

ce silence de mort
..... et pourtant l'autre TE parle, TOI, ce mort parle par ta bouche !
Et déjà tu es responsable, comprends-tu ? témoignant en son nom

..... Car voici enfin comment la voix silencieuse de ta conscience « témoigne » de ton propre pouvoir-être : non pas en apportant une quelconque « preuve » de ton improbable authenticité, mais en t'appelant à donner voix — lui « répondant », « répondant » de lui — à cet autre que tu es et à témoigner, la prophétisant, de ta propre mort. Écoute par conséquent, témoigne : tu es hors de toi, tu n'es pas toi-même, tu ne t'appartiens plus. Tu es *possédé* : *Le Dasein entend parce qu'il comprend. En tant que compréhensif être-au-monde avec autrui, il est « possédé » (« hörig ») par le co-Dasein et par lui-même, et dans cette possession leur appartient* (in dieser Hörigkeit zugehörig) (§ 34). Écoutant purement, tu n'entends personne et tu t'entends alors toi-même comme « hörig » — c'est-à-dire à la fois, dans cette autre langue que tu ne peux entendre qu'à la trahir, comme « écoutant » et comme « appartenant » à autrui sur le mode de l'esclavage. Or « entendre » une voix silencieuse (à toi uniquement adressée) et « appartenir » à cette voix de personne, qu'est-ce d'autre qu'être possédé, comme l'ont toujours été les prophètes et les devins ? Qu'est-ce, sinon t'ouvrir et t'offrir à un Autre d'autant plus « autre » que tu l'es « toi-même », que tu t'identifies à Lui corps et âme, bouche et voix ? Voici donc : écoutant l'appel aphone du mort en toi, tu es possédé par autrui, lui *devant* ton être le plus propre (ta mort) et cette réponse, ce témoignage de ton infinie finitude : *schuldig ! schuldig !*

..... Entendre « proprement » et « authentiquement » la voix de la conscience est donc répondre, t'entendre répondre (transi, traversé par cette « voix », avouant sans ton aveu) : « je *suis* responsable », « je *suis* coupable ». Saisi, désaisi par la voix, tu avoues enfin que tu n'es qu'appelé par l'autre en toi et que tu es dès toi-même débiteur de ton être, parce que « possédé », « hörig ». Appelé à être — toi, l'appelé —, tu as à être et tu dois ton être, selon une *Schuldigkeit* antérieure à toute obligation comme à toute faute empiriques. Sache-le, c'est dans ton être que tu es coupable, et de ton être. Où donc, demande en effet Heidegger, trouveras-tu le *sens existential originel* de la *Schuld* dont tu es appelé à répondre ? *Dans ceci que ce « coupable » surgit comme un prédicat du « je suis » (§ 58)*. Ta culpabilité est d'abord un *Schuldigsein*, un être-coupable, et tu y reconnais au passage cet « être du *sum* » que Heidegger, aux §§ 6 et 10, reprochait elliptiquement à la tradition cartésienne d'avoir négligé. Car cet être que tu es lorsque tu dis « je suis », *ego sum* — cet être qui t'est si propre, tu le dois. Souviens-toi ici de ce que disait déjà le § 9, à propos de la « mienneté » (*Jemeinigkeit*) du *Dasein* : l'être de cet étant que tu es toi-même et sur lequel tu déchiffres le sens de l'être (mais ne dis pas, surtout pas : de l'Être « en général »), cet être est d'*être-tien*. C'est *ton* être. Et pourtant, ne t'y trompe pas, cette possession ou propriété est la plus endettée qui soit, d'être avant tout une possession *par* l'être, une irrécusable et indéclinable passion :

étant, tu es *passible* de l'être. Car si l'être t'appartient, c'est d'abord au sens où il t'appartient d'être, où ta seule et bien misérable propriété (*Eigentum* ou *Eigenschaft*) est d'*avoir à être*. L'être est tien dans la mesure même où tu ne peux te dérober à ce devoir (tu n'es rien avant lui) et c'est donc à partir de cette assignation démesurément obligeante que tu dois comprendre la *Jemeinigkeit*, non l'inverse : *L'être de cet étant* [le Dasein] *est d'être-mien. Dans son être, cet étant se rapporte lui-même à son être. En tant qu'étant de cet être, il est livré* (überantwortet) *à son propre être* [les premières éditions donnaient, plus clairement encore : *à son propre avoir-à-être*]. *L'être est ce dont il y va pour cet étant lui-même. De cette caractéristique du Dasein résultent deux choses : 1. L'« essence » de cet étant réside dans son avoir-à-être (Zu-sein) (...) 2. L'être dont, pour cet étant, il y va dans son être, est mien. (...)* *Du fait du caractère de mienneté de cet étant, le discours qui s'adresse au Dasein doit toujours comporter le pronom personnel : « je suis », « tu es » (§ 9). L'être du « je suis », l'être que tu es, toi, est donc cette Jemeinigkeit, cette « tienneté » à laquelle tu es livré sans recours et que tu dois : c'est ton devoir-être, et c'est aussi ton *Schuldigsein*. L'être, à la fin, n'est rien d'autre que ce devoir qui t'appelle, te possède, et t'endette, et te culpabilise dès que tu es — toi, l'Unique, l'Appelé. C'est pourquoi, aussi bien, tu ne diras plus : l'être, ou l'Être — pas plus d'ailleurs que tu ne diras : l'autre, ou la mort. Être n'est aucun substantif, être est ce Verbe que tu es toi-même au-delà de toi-même. Écoute bien, être est être coupable, autre, mort : tu es coupable, tu es autre, tu es mort. Et si ton plus propre pouvoir-être-toi s'atteste ainsi dans l'aveu d'une mauvaise conscience, ce n'est pas parce qu'une « éthique », ici, viendrait confirmer à sa place ancillaire une « ontologie fondamentale ». Ce qui s'annonce dans l'appel à être coupable du *Gewissen* est bien plutôt ce que la *Lettre sur l'humanisme* appellera plus tard l'« éthique originelle », c'est-à-dire la pensée de l'être *comme* « éthique », comme impossibilité incommensurablement exigeante (et enjoignant) d'une ontologie fondatrice ou finale : jamais tu ne seras là où tu dois être, et c'est ainsi seulement que tu es — là, coupable. Arrête, par conséquent, d'opposer l'éthique à l'ontologie, l'« autrement qu'être » à l'être, la responsabilité pour autrui à la violence identificatoire du Même : en réalité, tu n'es qu'« autrement », altéré, appelé, inspiré, accusé, persécuté, dès toi-même coupable d'être toi-même*

.....

..... Reprends, alors, et cesse une fois pour toutes de méseprendre la « voix » qui te possède. Qu'est-ce qu'être coupable, *schuldig sein* ? « Ordinairement » (c'est-à-dire dans le langage de la quotidienneté, mais aussi dans la familiarité de cette langue allemande à laquelle se fie Heidegger), l'idée de faute (*Schuld*) renvoie à celle, économique, de dette (*Schuld*). « Être coupable », comme le remarquait également Nietzsche dans la seconde *Dissertation* de la *Généalogie de la morale*, c'est d'abord et très concrètement « avoir des dettes », « *Schulden haben* ». Traduis dans ta langue : c'est *devoir* quelque chose à quelqu'un, être redevable d'un bien qui appartient à autrui et qui donc lui revient de droit, *doit* lui revenir selon la loi circulaire de l'échange. Le « bien » en question peut être matériel ou immatériel, avoir été emprunté ou volé, endommagé ou

détruit, l'important est qu'à chaque fois il manque à autrui et lui reste ainsi dû. Puis « être coupable » peut aussi avoir la signification d' « être responsable » de quelque chose (« *schuld sein an* »), comme lorsque tu dis « c'est ma faute ». Dans ta langue : tu *réponds* de tes actes, tu reconnais être la cause (volontaire ou involontaire, directe ou indirecte) d'un dommage dans les biens ou dans la personne d'autrui. Généralisant de façon formelle à partir de ces deux traits, tu diras donc qu'être coupable signifie *être-le-fondement* [ou la raison : *Grundsein*] *du manque* (Mangel) *de quelque chose dans le Dasein d'un autre, et ce de telle sorte que cet être-le-fondement se détermine lui-même comme « manquant »* (« *mangelhaft* ») *eu égard à ce dont il est le fondement* (§ 58). Ce concept « vulgaire » de la faute, tu le vois, reste entièrement économique, en ce sens qu'il se caractérise essentiellement comme un manquement au *commerce* avec autrui : est coupable celui qui ne rend pas ce qu'il doit, ne respecte pas la promesse donnée, rompt le pacte de la parole, etc. *Cet être-manquant* (Mangelhaftigkeit), dit Heidegger, *est l'insuffisance à satisfaire à une exigence qui relève de l'être-avec comme existence avec les autres*. Ton « manquement » ou « être-en-défaut » est donc déterminé comme simple absence d'un étant-subsistant (*Vorhandenes*) à l'intérieur de la sphère de la préoccupation (*Besorgen*) quotidienne : il s'agit 1° du manque de quelque chose qui 2° appartient en propre à autrui ou à la communauté dans son ensemble. Ton *être-fautif*, plus précisément, est pensé à partir de *ce* qui manque à autrui et ceci, ajoute Heidegger en pensant manifestement à Kant (ou du moins au kantisme vulgaire), ne vaut pas moins pour la faute entendue comme manquement à une Loi (*Gesetz*) ou à un devoir (*Sollen*) moraux : *ici aussi la faute est nécessairement déterminée comme un simple manque, comme le défaut de quelque chose qui doit et qui peut être*. Car sans doute cette faute-là ne fait-elle plus intervenir autrui, puisqu'il s'agit d'une culpabilité vis-à-vis d'une « voix de la raison » purement « interne ». Elle n'en reste pas moins prise dans le schéma de la dette (de la *ratio reddenda*, pourrais-tu dire en songeant à cet « appel à rendre raison » dont Heidegger parle ailleurs), dès lors qu'on continue à la penser sous la catégorie classique du devoir, comme incomplétude et finitude simplement provisoires : coupable-débiteur, tu l'es alors vis-à-vis de toi-même, au sens où tu manques à toi-même et où tu as à te rendre à toi-même, à te réapproprier toi-même par-delà ta limitation. Moyennant quoi, intérieurement divisé en « créancier » et « débiteur », tu persistes à comprendre ton *être-coupable* comme le manque de quelque chose de subsistant, comme « manque-à-être »

. Écoute cependant, est-ce bien de cette « faute »-là que la voix de la conscience t'appelle à répondre ? Si elle t'accuse, est-ce seulement parce que tu ne serais pas encore toi-même, présent à toi-même — pas encore « complet » ? Il faudrait pour cela que tu puisses effectivement te rendre à toi-même comme on restitue un dû à autrui et que ta « complétude » soit au moins en droit possible. Or c'est là l'impossible, tu le sais bien — c'est même ta plus étrange et extrême certitude, ta *Gewissheit* comme *Gewissen*. Appelé, appelé à être, possédé par l'autre et l'accueillant en toi comme toi-même, tu n'es déjà plus — tu n'as

jamais été — présent à toi-même. Quant à te rendre à cet appel de l'autre en toi, comment le pourrais-tu s'il est appel du mort et appel à mourir, si ce pouvoir-être auquel il te rappelle est ta possibilité la plus impossible, la plus ineffectuable, la plus imprésentable ? Comprends maintenant que ton être-coupable/endetté n'est le manque de rien qui soit, n'est pas l'absence d'un étant-présent. Tu n'es pas coupable de ceci, endetté de cela : tu es coupable, voilà tout, avant tout manque ontique et toute faute empirique. *L'être-coupable ne résulte pas en premier lieu d'un endettement* [ou d'une responsabilité : *Verschuldung*], *mais au contraire, celui-ci ne devient possible que « sur le fondement » (« auf Grund ») d'un être-coupable originel* (§ 58). Et c'est ainsi seulement — coupable de rien, responsable de rien — que tu es, toi-même. Ton être le plus propre est ce rien que tu dois, auquel tu te dois. Car écoute, réécoute, la « voix » qui te possède ne dit rien, ne t'accuse de rien : simplement, silencieusement, elle t'appelle à être — coupable. Non pas, donc, à être (présent, « parfait ») par-delà ton manque et ta finitude, mais bien à être « manquant », « fini », « imparfait », et pour finir, à « ne pas » être

..... Tu diras, bien sûr, qu'un tel « ne-pas-être » est absurde, insensé, et qu'il ne saurait y avoir de manque que sur fond de présence, de négativité que déterminée, de néant enfin que « de ce dont il résulte » (Hegel). Eh ! bien, abandonne alors ces catégories qui conviennent si mal à ce que tu es, à savoir rien, *Nichts*. Car en vérité, tu (n')es rien — rien que le fondement (*Grundsein*) d'une nullité ou d'une néité (*Nichtigkeit, Nichtheit*), c'est-à-dire coupable radicalement. Coupable, tu ne l'es certes pas au sens où tu serais le fondement ou la cause du manque, du « ne-pas » de quelque chose. C'est d'ailleurs bien pourquoi tu n'es, devant le tribunal du *Vorhandensein*, responsable de rien et que ta culpabilité y est pour ainsi dire « nulle et non avenue », *null und nichtig* (c'est le sens courant, juridique, de la *Nichtigkeit*). Mais une telle *compréhension ontico-vulgaire de la conscience morale*, expliquait déjà Heidegger au § 57, ne saurait constituer *la première cour d'appel* (*erste Instanz*) *pour une interprétation ontologique* — qui au demeurant, ajoutera-t-il au § 59, n'a à connaître d'aucune cour de justice (*Gerichtshof*). Pour cette interprétation ontologique, ta culpabilité est sans appel : responsable de rien, tu n'en es pas moins responsable *de l'être*, ayant à répondre de ce rien que tu es. Car, vois-tu, c'est d'être que tu es coupable, débiteur, et être n'est rien d'autre que cette dette-là, qui n'est dette de rien

..... Tu protestes de ton innocence ? Tu dis que tu n'as pas choisi d'exister, de venir au monde ? Que tu ne saurais donc être tenu pour responsable de ce destin, puisque tu n'étais même pas libre de le refuser ? Oui, il est vrai, c'est sans ton aveu que tu as été appelé à être, *geworfen*. Et il est vrai encore que tu ne fus à cette occasion le *Grund* de rien du tout, puisque aussi bien tu n'étais rien — aucun sujet, aucun *subjectum* et encore moins une liberté — avant ce jet. Mais ceci, qui t'exonère en effet de toute culpabilité empirique et de tout péché originel, ne te livre que plus implacablement au devoir d'être ce *Grund einer Nichtigkeit*, ce fondement dès lui-

même abîmé — cette liberté sans fond. C'est précisément parce que tu n'es pas au fondement de toi-même, parce que tu es bien plutôt exorbité ou évaginé à partir de rien, *ex nihilo*, que tu *as à être* — quoi donc ? Rien. Tu as à être ce fondement-de-rien, cet *Ab-Grund*, cet être-coupable-de-rien. Ta finitude est telle, et ton « manquement », et ta « faute », que tu ne peux les opposer à rien, ainsi livré à ce devoir sans fin, à cette liberté impossible : être rien — *être* tout court. SOIS

. Et tu es, devant être sans le pouvoir, pris dans cet interminable, indialectisable *double bind* qui te dit et te dicte silencieusement ton ipséité : « n'écoute rien », « n'écoute personne », « sois toi-même », « sois libre », « sois spontané », « commence de toi-même », « fonde ». Tu entends ? Et déjà tu es coupable de l'entendre, déjà tu es responsable, responsable de toi-même. Tu obéis, et déjà tu désobéis. Tu commences, et déjà tu es en retard sur toi-même, c'est déjà la fin, la chute, l'abîme sans fond

. Écoute; tu es de part en part coupable, transi et traversé de né-ité, *durch und durch von Nichtigkeit durchsetzt* : « Né-ité » ne signifie en aucune manière *ne-pas-être-subsistant* (Nichtvorhandensein, Nichtbestehen), mais veut dire un « ne-pas » qui constitue cet être du *Dasein*, son être-jeté. Le caractère de « ne-pas » de ce « ne-pas » se détermine existentiellement de la façon suivante : étant *Soi*, le *Dasein* est l'étant jeté en tant que *Soi*. Il n'est pas libéré du fondement par lui-même, mais vers lui-même, afin d'être comme ce fondement (§ 58). Comprends-tu ? Tu as à être *toi*, c'est-à-dire « fondement », « commencement », « liberté », « pouvoir-être » ou « projet » dépassant toute limite, transcendant tout étant donné — et c'est pourtant ce que, projet « jeté » au beau milieu de l'étant et donc d'entrée de jeu limité, investi par lui sur le mode de la *Befindlichkeit* et de l'*Eingenommenheit*, tu ne peux pas : Comment ce fondement jeté est-il ? Seulement en ce qu'il se projette dans des possibilités dans lesquelles il est jeté. Le *Soi*, qui en tant que tel a à poser le fondement de soi-même, ne peut jamais s'en rendre maître ; et pourtant, en tant qu'existant, il a à assumer l'être-fondement. Ainsi es-tu — toi, le fondement — cet impossible, ce « ne-pas »-pouvoir-être que pourtant tu dois : tu as à être toi, c'est-à-dire ce fondement de toi-même et cette liberté absolument commençante que justement tu n'es pas. Et c'est cette impuissance ou cet impouvoir (*Ohnmacht*) qui fait ton être-là et te fait être-là, toujours déjà suspendu et é-tiré, en ce tiret, entre toi et toi : *Le Dasein n'est pas lui-même le fondement de son être, dans la mesure où ce fondement surgit d'abord de son propre projet ; bien plutôt est-il, en tant qu'être-soi (Selbstsein), l'être du fondement*. C'est-à-dire néant, *Ab-grund* et abîme de la liberté (la liberté finie, est-il dit dans *Vom Wesen des Grundes*, est le fondement abyssal du fondement, parce que *Freiheit zum Grunde*, liberté elle-même infondée pour le fondement). Être, à la fin, n'est donc rien, rien que cet impossible devoir d'être libre qui te harcèle et te tient en haleine autant de temps que tu es — c'est-à-dire n'es pas — là : « sois » (et tu n'es pas), « sois toi » (et tu ne saurais l'être), « sois libre » (et tu ne l'es déjà plus), « fonde » (et tu n'es le fondement de rien).

Ou encore, comme l'enjoignait Heidegger au § 31 : « deviens ce que tu es ! » (et tu ne l'es pas encore, interminablement). Et enfin : « achève-toi » (et tu n'es déjà plus, tu es mort), « accomplis ce devoir que tu es » (et tu es cet impossible, tu es coupable)

..... Être n'est donc pas quelque chose par-delà ta finitude, n'est pas quelque « au-delà » dont tu manquerais pour être enfin toi-même. Être n'est strictement *rien d'autre* que cette finitude elle-même et ce « manquement » que tu es toi-même : c'est en *n'étant pas*, pourtant *devant* l'être, que tu *es*. Et plus tu essayeras de te conformer à ce devoir — plus tu essayeras, autrement dit, d'assumer ta finitude —, plus tu seras coupable. De quoi ? De rien, absolument, et cependant d'autant plus insupportablement fautif. *Comprends à la fin que ta finitude radicale est la faute radicale, ce qui t'ôte jusqu'à la possibilité d'avoir un rapport non fautif au devoir.* Car ce néant que tu as à être, cette mort que tu dois dès ta naissance, jamais tu ne pourras les réaliser, les effectuer, les présenter : plus tu tenteras de t'acquitter de ce devoir, et plus il accusera ton manquement, ta dette, ta *Schuld*; plus tu chercheras à assumer ta finitude, à t'approprier cette limite mortelle qui te définit dans ton plus propre pouvoir-être, et plus elle échappera à ton pouvoir. Essaie un peu de te suicider, pour voir ! C'est bien simple, tu ne verras rien (pas même le Néant), car c'est seulement à partir de cette impossibilité dernière que tu *peux* voir quelque chose et que tu *peux* être. C'est-à-dire être libre, libre pour ta mort, mortel. Être est pouvoir-être, liberté — et rien d'autre (*l'être est le « possible »*, dira encore la *Lettre sur l'Humanisme*). Et lorsque tu « accomplis » enfin ton plus extrême pouvoir-être — ta mort —, eh ! bien, tu le tues, tu deviens im-mortel : il n'y a alors plus d'être, plus de possible, tu n'es plus, point à la ligne

..... Donc tu ne peux que devoir. Ton pouvoir-être est un devoir-être, forcément coupable : jamais tu ne réaliseras cette « liberté pour la mort » que tu es, ni ce rien que tu dois. A cet égard, rien ne te servirait de *vouloir* ce destin qui te voue au néant et tu ne confondras pas ici, malgré tant d'apparences il est vrai troublantes, la « décision-résolue » (*Entschlossenheit*) du *Dasein* d'être-coupable-jusqu'au-bout-en-anticipant-sa mort (§§ 60 et 62) avec le fameux courage de l'Esprit hégélien qui *contemple le Négatif bien en face et séjourne près de lui*. Que ta liberté soit *Freiheit zum Tode* (liberté au demeurant excessivement passive : « passionnée » et « angoissée », précisait bien Heidegger au § 53), cela ne signifie nullement que tu puisses opérer cette merveille des merveilles dont rêvaient Schelling et Hegel : la conversion « magique » du négatif en positif, la sublimation « tragique » de la nécessité en autodétermination par l'entremise d'une liberté assez héroïque pour provoquer volontairement le destin qui s'abat sur elle et assez souveraine pour assumer dans la révolte une faute dont elle est pourtant innocente. Aussi proche et lointaine que possible de ce *Viva la muerte!* tragico-dialectique, ta liberté pour la mort est au contraire elle-même passible de cette mort à laquelle elle est destinée : libre, tu ne l'es que de mourir, *parce que* tu vas mourir. Loin que la mort soit en ton pouvoir, c'est de cette impossibilité première et dernière que surgit ton pou-

voir/devoir-être. Et ce n'est donc pas toi qui la regarde « en face », mais bien elle, la mort, qui te regarde : c'est avec elle que tu as à faire, en vue d'elle que tu as à être. Aucune « décision » là-dedans, par conséquent, si ce n'est celle de subir une liberté d'avance « décidée » et d'avance coupable, puisque elle-même enjointe et prédestinée. Tu *dois* être libre, voilà ton destin, et c'est pourquoi ce destin est « tragique », en effet, mais cette fois-ci tragique absolument, sans réconciliation possible. Car, contrairement à ce qui fut sans doute la croyance initiale et matricielle de tout l'Idéalisme allemand, la contradiction tragique du destin et de la liberté (l'« injonction paradoxale », dirais-tu plus sobrement aujourd'hui) ne se résout pas, ne se dialectise pas — ne serait-ce que parce qu'il ne s'agit pas d'une contradiction. Comment, en effet, pourrais-tu t'*opposer* au destin (te poser en te l'opposant, etc.), si par avance il t'enjoint d'être libre (d'être ce héros qui se révolte contre le divin) ? Lui désobéissant, tu lui obéiras encore — et inversement, puisqu'en lui obéissant, tu lui désobéiras déjà. Aussi ta faute sera-t-elle fatale, d'autant plus inexpiable qu'elle sera innocente, d'autant plus impie qu'elle sera respectueuse. Vois-tu, telle est la maldonne de ce *Geschick* qu'il ne t'est même pas loisible d'échapper à la faute. Livré et délivré à ta liberté (« possédé » par elle bien plus que tu ne la possèdes, est-il dit aussi dans *Vom Wesen der Wahrheit*), tu es désormais cet être des lointains » qui jamais n'arrive à destination, puisqu'il ne peut accomplir son devoir qu'à le transgresser indéfiniment et se conformer à son destin qu'à passer toute mesure, toute limite et toute paix. A la fin, tu es cet être supplicé et peut-être sacré, en tout cas inhumain dans son humanité même, que Heidegger évoque à la dernière page du cours sur Schelling, à propos justement de l'identité non dialectique (nécessairement impossible, bien plutôt, et furieuse, excessive, monstrueuse) de la liberté humaine et de la nécessité divine, du « Mal » et du « Bien », de la finitude et de l'absolu : *L'homme, cet Autre qu'il lui faut être comme tel afin que le Dieu puisse se révéler en général grâce à lui, s'il se révèle*.....

..... Pathos, dis-tu ? Oui, mais cela est inévitable. La liberté est forcément pathétique, étant cette passion (cette « pathologie ») qui te met hors de toi dès toi-même. C'est même parce que tu es ainsi passible de ta liberté que tu « te sens » — libre, coupable. Ta liberté ne t'affecterait pas, tu ne l'éprouverais même pas si elle ne t'était donnée, dictée comme spontanéité *réceptive*, c'est-à-dire, aussi bien, comme *impossible* : la fameuse et si incompréhensible « factualité » de la liberté n'est finalement rien d'autre que ce sentiment d'impuissance radicale qui correspond à l'injonction d'être libre. Aussi n'est-ce pas dans l'impassibilité que tu affrontes librement ton destin, mais bien plutôt dans la « terreur-et-lapitié », la « crainte-et-le-tremblement » et pour finir, dans l'angoisse : *L'angoisse pour son Soi, l'« angoisse vitale »*, lis-tu encore dans le cours sur Schelling, [...] *est une présupposition requise par la grandeur humaine ; celle-ci, n'étant pas absolue, a besoin de présuppositions. Que serait un héros qui ne laisserait jamais se développer en lui précisément la plus profonde angoisse vitale ?* (C.III.) De même, c'est dans l'extrême et plus que passive *Stimmung* de l'angoisse que le *Dasein*, dans *Sein und Zeit*, se « décide-résolument » à

être-coupable-jusqu'au-bout et libre-pour-la-mort. Rien de volontaire dans cette « décision » de répondre à l'appel du *Gewissen*, même s'il s'agit pourtant bien d'une décision et même si Heidegger parle à ce propos d'une « volonté-d'avoir-une-conscience » : *La compréhension de l'appel le choix — non pas de la conscience, qui en tant que telle ne peut pas être choisie. Ce qui est choisi, c'est d'avoir-une-conscience en tant qu'être-libre pour le plus propre être-coupable.* « Comprendre l'appel-à » veut dire : vouloir-avoir-une-conscience (*Gewissen-haben-wollen*) (§ 58). Et plus loin : *Quelle est la Stimmung [cette humeur, cette tonalité dans laquelle tu entends la Stimme] qui correspond à une telle compréhension ? La compréhension de l'appel ouvre/révèle (erschliesst) le propre Dasein dans l'inquiétante étrangeté de sa singularisation (der Unheimlichkeit seines Vereinzelnung). L'inquiétante étrangeté qui se découvre dans et avec la compréhension s'ouvre/se révèle authentiquement dans l'état d'esprit (Befindlichkeit) qui lui correspond, l'angoisse. Le fait (Faktum) de l'angoisse-de-conscience (Gewissenangst) est une confirmation phénoménale de ce que le Dasein, dans la compréhension de l'appel, est mis face à sa propre inquiétante étrangeté. La volonté-d'avoir-une-conscience devient préparation (Bereitschaft) à l'angoisse (§ 60).* Seulement voilà, on ne se prépare pas à l'angoisse, pas plus qu'à l'« étrangeté » ou à l'extase : elle saisit, elle désaisit (sinon il ne s'agirait que d'une crainte, d'une peur); que la décision-résolue d'assumer la culpabilité et la mortalité s'accomplisse dans l'angoisse (fût-elle simultanément cette étrange joie — *Freude* — qu'évoque Heidegger au § 62), cela signifie qu'elle est elle-même inassumable, inanticipable et pour finir indécidable en cette pure affection par rien. En vérité, tu ne peux pas plus vouloir ton *Gewissen* que tu ne peux vouloir ton destin, car ce n'est qu'en répondant à son appel que tu deviens libre : *Lorsque le Dasein se laisse appeler en avant vers cette possibilité [son pouvoir-devenir-coupable], ceci comporte son devenir-libre pour l'appel : sa préparation (Bereitschaft) à la possibilité d'être appelé. Le Dasein, en comprenant l'appel, est possédé (hörig) par sa plus propre possibilité d'existence. Il s'est choisi lui-même (§ 58).* « Lui-même », c'est-à-dire « Autre » : il s'est choisi « choisi », « élu », « appelé », et « possédé » par la liberté — tu entends ?

.....
 La décision d'être-libre ne t'appartient pas, elle est d'abord ouverture et révélation, c'est-à-dire entente compréhensive et affection : *La décision-résolue (Entschlossenheit) est un mode insigne de l'ouverture/révéléation (Erchlossenheit) du Dasein (§ 60).* Et s'il s'agit pourtant bien d'une décision (car c'en est une, la plus libre qui soit), c'est alors celle, absolument paradoxale, dont traite le cours sur Schelling : la décision (*Entschiedenheit*) d'être-décidé, nécessairement décidé. Relis ces pages extraordinaires où Heidegger, en écho à *Sein und Zeit* (mais aussi, plus secrètement, à l'*Essai sur le mal radical* de Kant), répète et mime la dialectique spéculative au-delà d'elle-même : *Il n'y a de liberté authentique, au sens de l'autodétermination la plus originelle, que quand le choix n'est plus possible et n'est même plus nécessaire. Celui qui en est encore à choisir et qui veut choisir ne sait pas encore véritablement ce qu'il veut ; il ne veut pas encore en un sens originel. Celui qui s'est décidé, le sait déjà. La décision pour l'être-*

décidé et le se-savoir dans la clarté du savoir le plus propre, sont une seule et même chose. [...] La nécessité grâce à laquelle — ou mieux en tant que laquelle — l'être-libre se détermine, est la nécessité de l'être-propre. Or la destination [et la détermination : *Bestimmung*] de l'être-propre, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus originellement libre dans la liberté, est le dépassement de soi-même en tant que saisie-de-soi-même, dépassement qui provient de l'essence primordiale de l'être-homme. [...] Cette décision n'a pas été prise un beau jour, à un certain moment dans la suite du temps, car elle survient comme une décision en faveur de la temporalité. [...] Ce qui signifie que la décision ne rassemble pas en bloc l'être-propre pour le concentrer en un point vide — le Moi — qui n'aurait plus qu'à rester bouche bée, mais que la décision (*Entschiedenheit*) de l'être-propre n'est ce qu'elle est qu'en tant que décision-résolue (*Entschlossenheit*). Et par-là nous entendons l'insistance dans l'ouvert de la vérité de l'histoire (C.III). Et enfin : Cette décision [qui est aussi la libre décision du bien et du mal, leur initiale et commune dissociation] est un savoir qui a conscience de sa propre nécessité essentielle, et qui se maintient comme tel au sein de l'agir. Cette « science » [cet être-certain : *Gewissein*] est la « conscience » [l'être-« consciencieux » : *Gewissenhaftigkeit*], qu'il faut entendre au point de vue métaphysique et non point moral (C.IV). Décidé, résolu à être libre, tu te sais alors comme l'ayant toujours été et ayant à l'être, de toute nécessité. A la fin, tu sais — d'un savoir d'autant plus certain qu'il n'est pas absolu mais radicalement fini, intimé et « consciencieux », *gewissenhaftig* — que ta liberté est le destin et que c'est donc dans la transgression et le « dépassement, fatalement, que tu accompliras ta vocation et ta *Bestimmung*. Aussi ne sais-tu jamais ce que tu dois décider avant d'avoir décidé. Le destin ne prédestinant à rien sinon à la liberté, ce n'est pas « de toute éternité », mais seulement dans l'instant — dans l'instant toujours fatal, irréversible — de la décision que la décision-résolue se sait comme nécessairement libre et librement nécessaire : *A partir de quoi, demandait Heidegger au § 60 de *Sein und Zeit*, le *Dasein* s'ouvre/se révèle-t-il dans la décision-résolue ? A quoi doit-il (soll es) se décider-résolument ? Seule la décision-résolue elle-même peut donner la réponse. [...] La décision-résolue n'est sûre d'elle-même qu'en tant que décision. C'est-à-dire en tant qu'accomplissement de ce destin qu'elle est elle-même, elle, la libre décision d'être libre décision : Plus propre est la décision-résolue, lis-tu encore au § 74, c'est-à-dire mieux il se comprend lui-même, toute équivoque abolie, à partir de sa plus propre et plus insigne possibilité dans l'anticipation de la mort, plus aussi le choix dans lequel il trouve (das wählende Finden) la possibilité de son existence échappe à l'équivoque et au hasard. Seule l'anticipation de la mort bannit toute possibilité fortuite et « provisoire ». Seul l'être-libre pour la mort donne absolument au *Dasein* son but et pousse l'existence dans sa finitude. Une fois saisie, la finitude de l'existence arrache à la multiplicité indéfinie des possibilités qui s'offrent immédiatement — bien-être, légèreté, dérobade — et place le *Dasein* dans la simplicité nue de son destin (*Schicksal*)*

..... C'est pourquoi, aussi bien, tu n'opposeras pas la décision-résolue à l'indécision et à l'irrésolution, malgré tant de formules il est vrai ambiguës de Heidegger. Décision de devoir décider —

librement, fatalement —, la décision-résolue n'est pas « meilleure » que l'irrésolution (n'est pas moins passive, en son activité même, que celle-ci). Pas plus l'« authenticité » qui répond à l'appel de la conscience ne diffère de l'« inauthenticité » (il s'agit d'un seul et même « être-déchu », d'un seul et même « être-coupable » avant toute innocence et tout péché), pas plus la décision-résolue qui lui correspond n'est un *bon* choix (celui du choix) par opposition à un *mauvais* choix (celui du non-choix). En réalité, tu n'as pas le choix : il te faut choisir. Constamment à la croisée des chemins, il te faut toujours t'engager sur la route de Thèbes *plutôt* que sur telle autre, toujours suivre la vie de l'être *plutôt* que celle du non-être, toujours celle du bien *plutôt* que celle du mal. Ou l'inverse. Mais quoi que tu fasses, c'est seulement parce que le choix t'aura été préalablement offert et à la condition (à l'implacable condition) de cette possibilité que tu auras pu choisir. Loin que tu sois libre de choisir ce que tu veux dans l'indifférence stupide d'un libre arbitre (et loin, aussi, que ta volonté soit assez infinie et « sainte », comme dit Kant, pour échapper à la loi du choix, à l'obligation de la liberté), c'est seulement parce que tu *dois* opter pour telle possibilité au détriment de telle autre — celle-ci restant alors nécessairement (im)possible, possible à mesure de son impossibilité même — que tu *peux*, que tu es libre. Telle est la finitude de ta liberté qu'elle n'est possible que comme nécessaire et nécessiteuse, *not-wendig*. La liberté, écrit Heidegger au § 58, *n'est que dans le choix d'une possibilité, c'est-à-dire dans le fait de supporter de n'avoir pas choisi et aussi de ne pas pouvoir choisir les autres.* (Et dans *Vom Wesen des Grundes*, pareillement : *Si le fait d'être investi par l'étant implique pour le Dasein le retrait de certaines possibilités de son pouvoir-être-au-monde, c'est justement aussi par ce retrait que viennent à sa rencontre, comme constituant son monde, les possibilités de l'esquisse du monde qu'elle peut saisir « réellement ».* [...] *Que le projet du monde, tout en ayant à chaque fois la signification d'un essor, n'ait puissance et possession que dans le retrait, c'est là un témoignage transcendantal de la finitude de la liberté du Dasein*)

..... La décision-résolue n'est donc pas plus le choix du bien qu'elle n'est, répondant à l'appel-à-être-coupable, le choix du mal. « Décision » d'avoir à choisir, inéluctablement et sans fin, elle est plutôt, antérieurement à toute moralité, cette très humaine (et pourtant inhumaine) « liberté pour le bien *et* pour le mal » dont parlait Schelling, liberté livrée au destin de ne pouvoir faire le bien qu'à partir de la nécessaire *possibilité* du mal et le mal qu'à partir de la nécessaire *possibilité* du bien. N'étant ce qu'elle est — libre — que comme nécessaire et donc nécessairement coupable en son innocence même, la décision-résolue n'est en vérité ni « bonne » ni « mauvaise », pas plus d'ailleurs qu'elle ne donne lieu à une « bonne » ou à une « mauvaise » conscience. Heidegger ne cesse d'y insister dans *Sein und Zeit*, la « conscience » à l'appel de laquelle répond la décision-résolue n'est pas, ne saurait être une conscience *morale*. Conscience morale, elle te dirait en effet ce qu'il faut faire et ne pas faire (*Vois, j'ai placé devant toi la vie et le bien, la mort et le mal... Choisis la vie!* Deutéronome), à charge pour toi de te sauver ou de te perdre, de vivre

selon la vérité (l' « authenticité ») ou selon l'erreur (l' « inauthenticité »). Or l'appel de la conscience, « correctement » entendu, ne te dit ni ne te dicte rien, si ce n'est, placé là dans le rien, d'avoir à décider et à trancher (*scheiden*), et à juger aussi — librement, sans critère. Loin de s'adresser à ta liberté, comme on le dit classiquement, cette injonction (injonction silencieuse, injonction de rien) t'adresse la liberté. Elle t'adresse, toi, et te destine *comme* cette liberté décidante, décidée, que tu as à être. Elle t'adresse, autrement dit, comme cette liberté forcément coupable qui ne peut être ce qu'elle est — libre pouvoir-être — qu'à le devoir, qu'à jaillir perpétuellement (se brisant inéluctablement sur elle) de sa propre impossibilité, ainsi d'autant plus « capable », « puissante » (et même « surpuissante », dit Heidegger au § 74) qu'elle est foncièrement « impuissante », *ohnmächtig*. Aussi est-ce toujours « fautivement » que tu réponds à l'appel inaudible de la conscience, toujours « coupablement » que tu te décides-résolument à assumer ton plus propre pouvoir-être : non pas du tout parce que tu n'accomplirais pas le bien, non pas parce que tu choisirais le mal, mais parce que l'appel, te dictant ta liberté (te plaçant, selon les termes de *Vom Wesen des Grundes*, devant [ton] *choix d'être fini, c'est-à-dire dans [ton] destin*), te livre du même coup au possible comme impossible. Condition du possible (ouverture obturante du possible), ce *diktat* silencieux de la liberté est ainsi la condition de possibilité non morale du bien et du mal, l'ouverture non éthique de l'éthique. Ni « Loi morale », ni « Mal radical » (ou alors l'une et l'autre, « loi de la liberté » comme possibilité du mal), l'appel de la conscience te destine au bien *et* au mal, au bien *comme* (au) mal — c'est-à-dire à ton être-libre-et-coupable : *Cet essentiel être-coupable est de façon pareillement originaire la condition existentielle de possibilité du bien et du mal « moral », c'est-à-dire de la moralité en général et des formes qu'elle peut prendre de fait. L'être-coupable ne peut pas être déterminé par la moralité, dans la mesure où la moralité le présuppose déjà pour elle-même* (§ 58). L'appel qui te délivre à ton libre là, cet appel qui te place dans la béance toujours refermée de ta liberté n'est par conséquent pas celui, exhortateur ou critique, d'une « conscience morale ». « Antérieurement » à toute moralité parce que la rendant possible, il est plutôt ce que la *Lettre sur l'humanisme* appellera, sans plus se référer à un quelconque *Gewissen* et néanmoins dans la plus grande fidélité à *Sein und Zeit*, l'injonction (*die Fuge*) à « habiter » dans la vérité de l'être — là, dans le possible (*das Mögliche*), l'ouvert (*das Offene*), le libre (*das Freie*), la clairière (*die Lichtung*). Car avec *l'indemne apparaît en même temps* (zumal), *dans la clairière de l'être, le mal* (das Böse). *L'essence de celui-ci ne consiste pas dans la mauvaiseté de l'agir humain, mais repose dans la malignité de l'emportement coléreux* (des Grimmes). *L'un et l'autre, l'indemne et le méchant ne peuvent toutefois apparaître dans l'être que pour autant que l'être lui-même est le litigieux* (das Strittige). *En lui se cache la provenance essentielle du néantir. Ce qui néantise s'éclaire comme ce qui a le « ne-pas » [...] Le néantisant dans l'être est l'essence de ce que j'appelle le rien [...] Seul l'être accorde à l'indemne son lever dans la sérénité et à l'emportement coléreux sa course fiévreuse vers la ruine . . .*

..... Alors voilà, tu as à faire avec Ça qui n'est

rien, qui ne te dit ni ne te dicte rien, si ce n'est d'être — là, dans le libre, dans le rien, toujours au-delà de toi-même, ayant à être autant de temps que tu es, destiné (*bestimmt*) à cette indétermination (*Unbestimmtheit*) sans fin, etc., etc.

..... Comprends-tu ? Cet appel à être ce que tu es — démesurément, infiniment fini —, cet appel ne t'enjoint rien, ne te destine à rien. Il n'y a pas d' « éthique », pas de « morale » de la finitude. Mais il y a, d'autant plus exigeant qu'il est sans fin, l'*appel* de la finitude. Il y a, entends-tu ? cet appel à être libre et il y a ce *destin* de ta liberté, ce destin *tragique* auquel tu ne peux être conforme que dans l'inconformité, dans la démesure et dans l'excès — dans la « faute ». Heidegger, qui n'a jamais écrit d' « Éthique », a pourtant écrit ceci, dans la *Lettre sur l'humanisme*, qui est obscur, presque inaudible et qui pourtant est tout ce qu'il te reste de « morale », peut-être. *Les tragédies de Sophocle abritent plus originellement ἠθος dans leur dire que les leçons d'Aristote sur l' « Éthique »*. Pourquoi les *tragédies*, demandes-tu ? Pourquoi la *faute* ? Parce que. La faute tragique est sans pourquoi, incompréhensible, et c'est ainsi seulement qu'elle est *bien* ce qu'elle est — libre, conforme à son destin. Alors écoute, ne cherche plus à comprendre, comporte-toi comme il faut, *geschichtlich*, laisse-toi aller. La tragédie recommence, elle n'en finit pas, cela est obscur, ce crime si ancien.

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....